

La relation d'objet et la rencontre analytique

*L*a relation d'objet qui est au sein même de la rencontre analytique est-elle une relation d'objet particulière, et peut-on spécifier les caractéristiques qui la différencient des autres relations d'objet ? C'est la question que nous tenterons de développer dans ce qui suit.

Le concept de relation d'objet a pris une place de plus en plus grande dans la métapsychologie post-freudienne, sous l'influence notamment de la pensée anglo-saxonne. Parmi les raisons de cette progression, il y en a deux qui retiendront ici notre attention. La première raison est que le concept de relation d'objet met un frein à ce que l'on pourrait nommer l'hégémonie de la « pulsion ». Le *pulsionnel freudien*, véritable moteur de l'appareil psychique, considérait l'objet comme contingent¹, c'est-à-dire que sa valeur est jugée à l'aune de sa capacité d'apporter la satisfaction. Dans la théorie freudienne du développement de l'appareil psychique, l'objet est constitué postérieurement à l'expérience de satisfaction. Il est deuxième, la pulsion étant première. Sous l'effet des processus primaires, l'investissement se déplace librement d'une représentation d'objet à une

autre : de ce point de vue aussi on peut dire que l'objet est secondaire – l'objet est dit *contingent* dans le premier sens décrit dans le *Vocabulaire*. Aussi l'appareil psychique freudien, par sa ressemblance à un système biologique, voire mécaniste, qui met constamment l'accent sur la décharge de tension pulsionnelle, a-t-il un aspect déshumanisant qui cadre mal avec le caractère existentiel intimiste de la rencontre analytique et l'intègre difficilement ; rencontre où le second sens du terme « contingence de l'objet » est constamment redécouvert, c'est-à-dire que l'objet recherché est spécifié par l'histoire des satisfactions de l'individu.

La deuxième raison est que le concept de relation d'objet *ouvre* le système clos que représente l'appareil psychique freudien. En effet, le système freudien se ferme vis-à-vis de l'extérieur et s'autonomise dans un repli sur soi. L'autre en tant que sujet – et *être nouveau* – a tendance à être nié ou ignoré par l'effet du principe de la compulsion à la répétition propre à l'inconscient qui refuse à l'autre sa place potentielle d'*être nouveau*. Dans ce contexte théorique où la subjectivité de l'autre trouve difficilement un lieu, la théorie des relations d'objet ouvre la théorie psychanalytique de l'appareil psychique sur l'extérieur, tout comme le sujet s'ouvre à l'autre par la relation d'objet.

Cette importance grandissante de la théorie des relations d'objet n'est pas sans poser des questions à la métapsychologie freudienne. Je n'énumérerai que les plus connues : Les objets sont-ils internes ou externes ? Qu'est-ce qui est premier – dans le temps et comme principe de motivation : les objets ou la pulsion ? Notre appareil psychique est-il – selon les termes consacrés d'un débat classique dans la littérature psychanalytique – fondamentalement « *pleasure seeking* » ou « *object seeking* », c'est-à-dire recherche-t-il prioritairement la satisfaction ou l'objet ? Qu'il le veuille ou non, qu'il en soit conscient ou non, tout clinicien construisant une interprétation du matériel clinique qui lui est présenté en séance, adopte une certaine position vis-à-vis de ces questions. C'est dire qu'en séance, tout analyste a derrière ses yeux, en flottement dans sa tête, sa propre topique, sa propre métapsychologie, sa version personnelle de l'articulation entre système psychique et relation d'objet.

Pour ma part, cette topique se divise en trois zones et dans chacune d'elles la notion de relation d'objet prend un sens différent. Trois zones qui, en langage spatial, correspondent à trois profondeurs différentes allant du plus intérieur au plus extérieur. Au plus profond, il y a le *monde interne* (le noyau de l'inconscient) ; plus en surface, il y a le *monde externe* (là où les échanges sont de nature adaptative) ; et enfin, entre les deux, il y a le *monde intermédiaire* – que nous avons nommé ailleurs² « *le monde externe internalisé* », pour bien montrer son origine externe et son statut interne.

De façon très simplifiée, on peut dire que *dans le monde interne*, dans le noyau de l'inconscient, c'est la loi du pulsionnel qui règne. En ce lieu tout se passe comme si l'appareil psychique était « *pleasure seeking* ». Typiquement, c'est le monde de l'origine³ du rêve où tout investissement peut glisser d'une représentation – d'objet – à une autre de façon libre et complète, où la satisfaction peut être totale indépendamment de l'objet, où l'objet en tant que sujet est ignoré et où les lois de l'auto-conservation et l'épreuve de réalité sont ignorées également. Plus les objets sont internes, plus il est difficile de distinguer *objet* et *pulsion*. La métapsychologie kleinienne est l'école qui nous a offert avec le plus d'imagination une représentation de ce à quoi pourrait ressembler ce monde interne. Cette école a décrit des objets qui sont l'équivalent de fantasmes et, à ce titre, ils sont beaucoup plus des représentants de la pulsion que, disons, des représentants du monde externe, comme le sont les objets selon Freud. Prenons un exemple : le « mauvais sein » qui attaque, mord, étouffe, empoisonne, etc. – nous pourrions tout aussi bien prendre l'exemple du « bon sein ». Plutôt qu'une internalisation de la mère, cette représentation inconsciente n'est-elle pas surtout une tentative de représenter la pulsion orale elle-même dans son aspect attaquant, voire persécutant pour le moi⁴ ? Ce *monde interne* ne serait pas la zone psychique où s'inscrivent les changements psychiques survenant au cours d'une psychanalyse. En effet, les représentations de relations d'objet les plus internes, les plus nucléaires, n'évolueraient ni avec le temps, ni avec l'expérience, ni avec la maturation. Il est plus utile d'envisager que les représentations archaïques sont remplacées par des représentations plus évoluées sans être écrasées ni détruites. À tout moment, elles peuvent être réinvesties lorsque, par

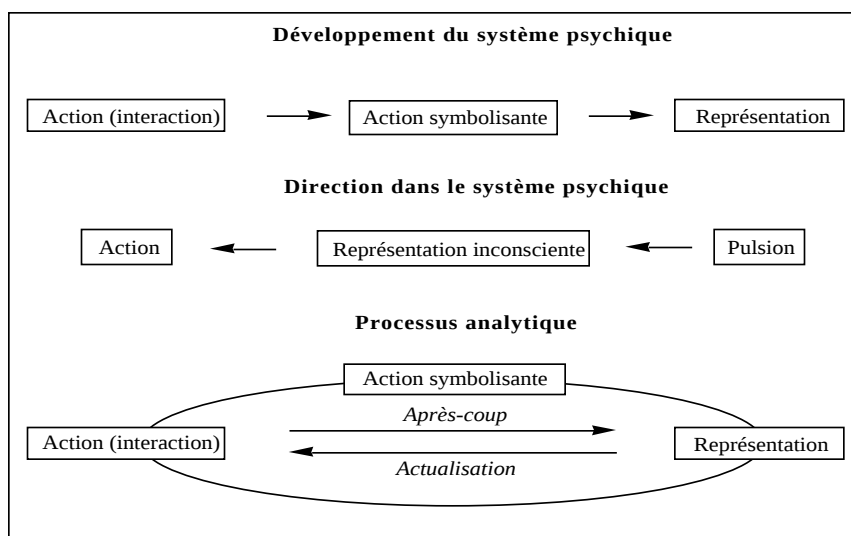
exemple, dans un mouvement de régression, elles (re)deviennent particulièrement aptes à exprimer le conflit inconscient réactivé.

*Dans le rapport au monde externe, c'est l'adaptatif qui règne. Ici, contrairement au monde interne où prédominait la tendance à la décharge absolue, c'est plutôt la recherche d'un maintien constant d'équilibre qui règle les échanges entre l'extérieur et l'intérieur. L'analogie biologique typique est la respiration ou encore l'alimentation : deux processus assurant, par des échanges avec l'extérieur, le maintien d'un niveau constant dans le sang de matières essentielles à la survie : oxygène ou glucose. C'est un monde où règnent les lois de l'éthologie. En ce lieu tout se passe comme si l'appareil psychique était « *object seeking* ». Le représentant humain le plus parfait de ce type de relation est peut-être le nouveau-né. La recherche sur le nouveau-né nous présente un petit être bien différent de celui que les psychanalystes s'étaient représenté jusque-là : un être passif, symbiotique ou même autistique, c'est-à-dire anobjectal. Contrairement à cet être – que l'on pourrait qualifier de métaphorique et même de *métapsychologique* tellement le stade anobjectal est avant tout la nécessité de la théorie –, le petit être que nous proposent les chercheurs est constamment en activité dans ses périodes d'éveil sur le plan des interactions avec les objets externes, habituellement la mère. Ainsi il s'ajuste aux *tempi* de celle-ci, tente même parfois d'imposer ses propres rythmes, est capable très tôt de reconnaître l'odeur, la voix, le maintien de sa mère. Lorsque la mère chante une berceuse, il peut émettre des sons en harmonie avec elle ; lorsque la mère le berce, il peut répondre par des mouvements rythmiques synchrones ; il serait même capable d'imiter les expressions d'affect dont il est témoin, etc. Ces rapports interactionnels ne sont pas sans charmer la mère. En fait, le nouveau-né est « pré-programmé » pour accomplir cette séduction afin de s'attacher la mère. En effet, il ne fait plus guère de doute qu'au tout début cette surprenante compétence interactionnelle soit le fruit de montages instinctifs – donc biologiques et innés – et non pas instinctuels – au sens de pulsionnel : on se souvient de la distinction faite par Freud et ses traducteurs entre *Instinkt* et *Trieb*⁵. *Instinkt*, en allemand, désigne ces schèmes de comportement hérités, biologiques et immuables qu'il conviendrait de nommer en français instinct(s) et en anglais, *instinct*. *Trieb(e)* représente la pulsion se*

formant par étayage à partir de *Instinkt* (*drive*, en anglais). Les montages réflexes du nourrisson se complexifient au fur et à mesure que le développement du cerveau permet une intégration de l'expérience interactionnelle, mais cela demeure tout de même des montages, d'abord et avant tout, de nature biologique et non pas psychologique, encore moins psychanalytique. Le nouveau-né a, au début, une présence *superficielle* à sa mère. Graduellement, cette présence s'enrichit, se développe, s'approfondit. Au cours des deux premières années de vie, les montages instinctifs de base cèdent d'abord la place à des schèmes interactionnels basés davantage sur l'expérience, puis à des comportements de plus en plus symbolisés, sans toutefois disparaître tout à fait : ainsi, nous avons toujours en nous certains comportements réflexes qui règlent en partie, mais à notre insu, nos interactions quotidiennes – que l'on pense ici à nos réactions vives sinon violentes lorsqu'un étranger envahit inopinément notre territoire de sécurité ; ou encore, tout à l'opposé, notre tendance instinctive à imiter les expressions faciales ou gestuelles d'un interlocuteur – tendance réflexe qui est à la base de notre capacité d'identification et d'empathie ; ou encore, autre exemple, la capacité innée d'identifier l'expression d'affect sur un visage, caractère qui est universel et n'est d'ailleurs pas le propre de l'humain.

Les données de recherche sur le nourrisson nous poussent donc à concevoir que le développement du système psychique se fait dans la direction suivante : de l'(*inter*)*action* avec l'objet – qui serait temporellement premier – vers la *représentation de cette interaction* – qui serait une étape intermédiaire – jusqu'à la symbolisation imagée et verbale – qui serait l'étape ultime du développement. En contradiction avec cette direction du développement, le trajet de l'investissement énergétique, que le principe du déterminisme psychique de la théorie psychanalytique suppose dans le système psychique adulte, va de la représentation inconsciente vers l'action⁶, donc il s'agit de deux directions opposées. Ce que tente d'illustrer le tableau ci-après, c'est que dans le processus analytique les deux directions sont constamment présentes : d'une part, celle de l'après-coup et d'autre part, celle de l'actualisation, notamment transférentielle. Le processus de l'après-coup est un travail de création de nouvelles structures ou de réorganisation de structures psychiques antérieurement formées. Ce travail

peut être déclenché par un événement actuel. Ce modèle freudien de l'après-coup⁷ peut être généralisé et ainsi nous aider à comprendre une partie des changements psychiques en psychanalyse. Dans la situation analytique, les interactions intersubjectives entre l'analysant et l'analyste peuvent, au cours d'un échange spécifique ou par un effet d'accumulation, déclencher un processus de révision des scénarios de relation d'objet antérieurs. La direction du mouvement d'investissement irait donc à ce moment dans le sens du développement du système psychique décrit plus haut, c'est-à-dire de l'*interaction avec l'objet* vers la *représentation*. Du point de vue de la temporalité, la direction se fait du présent vers le passé⁸. Par ailleurs, le transfert, lui, est fondamentalement un transport de l'intérieur vers l'extérieur, de la représentation vers sa mise en acte dans la relation actuelle, et, du point de vue de la temporalité, du passé vers l'actuel. La situation analytique est donc une mise en scène où se conjuguent ces deux mouvements contradictoires et complémentaires. Nous y reviendrons plus loin.



Le *monde intermédiaire* (c'est-à-dire cette zone difficile à circonscrire qui tient à la fois du monde des objets internes et du monde des objets externes) serait celui où la notion de relation d'objet prend tout son sens pour un

psychanalyste. En contrepartie de la présence dite en surface du nouveau-né à sa mère dont j'ai parlé plus haut, la mère a une qualité de présence différente à son nouveau-né. Là où il réagit de façon réflexe, elle injecte son propre symbolisme, ses propres significations, sa propre créativité, ses propres objets internes. « Oh, le beau bébé à sa maman, il dit bonjour à sa maman ! Bonjour bébé ! », dit-elle, lorsqu'il esquisse un embryon de sourire le matin⁹. Dès les premières heures de vie, bébé est déjà tout équipé pour séduire sa mère, mais il est équipé de montages réflexes. Plus tard seulement sa séduction sera intentionnelle. La mère, par contre, est déjà équipée pour accueillir cette séduction sur tous les plans, y compris les plus profonds : sexuel, conscient et inconscient. Nous ne désirons pas élaborer ici la question des types de séduction, mais disons que cette sexualisation par la mère des phénomènes adaptatifs du nourrisson c'est l'étagage, et particulièrement les séductions précoce et originaire, dans le langage que développe Jean Laplanche à la suite de Freud. Donc, si l'interaction peut être dite réflexe du côté de bébé, elle est toujours une interaction fantasmatique du côté de la mère. Le monde intermédiaire est donc cette zone dont je viens de parler, où la mère supplée au manque de profondeur du bébé en injectant son propre symbolisme, sa propre sexualité inconsciente, sa propre créativité, ses propres objets. Par son introjection de bébé et par ses projections sur lui, elle fait de bébé quelque chose d'autre et de plus que ce qu'il est en soi. Les auteurs psychanalytiques, comme Winnicott, qui se sont intéressés à la compréhension de l'émergence et du développement de cette zone des relations d'objet, ont souvent établi une analogie entre le champ des relations précoces mère-enfant et le champ de la relation analytique. Pour le psychanalyste d'adultes, ce que la psychanalyse a pu dire au cours de son histoire de la relation précoce mère-enfant est d'abord et avant tout une métaphore très féconde servant à représenter la complexité des échanges intersubjectifs entre analysant et analyste. Dans le langage métapsychologique que j'utilise privément, cette zone intermédiaire peut s'appeler indifféremment aire transitionnelle, espace potentiel ou même système préconscient – insistons sur le caractère personnel de ce flou conceptuel car il faut bien se souvenir que pour Winnicott l'espace potentiel n'est ni interne ni externe ; notons qu'il s'agit quand même d'un espace entre mère et nourrisson, ou entre analyste et analysant. Je voudrais exprimer par ceci l'idée que cette zone est faite de ce

qui, du moi de l'analysant, vient envahir tout l'espace de la situation analytique, vient se coller littéralement aux murs du bureau de l'analyste le temps de la séance. Lorsque la rêverie analytique s'installe, ce qui ne saurait être le bonheur de chaque séance, l'analyste flotte pendant un certain temps dans cette zone sans bien différencier ce qui lui appartient et ce qui provient de l'analysant. S'il laisse ce flottement régner et l'envahir suffisamment, il se sentira être l'objet d'une transformation. Alors il pourra ressentir mieux quelle sorte d'objet – du monde interne de l'analysé – il est en train de devenir à ce moment-là de l'interaction transfert/contre-transfert.

Nous venons ainsi de qualifier la première spécificité de la relation d'objet analytique. Il s'agit d'une relation d'objet qui tente de se maintenir dans la zone d'illusion, d'une part, en tenant en suspens, et exclue la réalité extérieure et, d'autre part, en invitant des représentants du monde interne sous un mode illusoire, c'est-à-dire reconnu à la fois comme vrai et faux.

La deuxième spécificité de la relation analytique concerne l'originaire. Si la psychanalyse a été autant féconde, au niveau de la théorie, dans la production de métaphores concernant la relation précoce mère-nourrisson¹⁰, ce n'est pas en vertu d'une certaine compétence à en dire quoi que ce soit – d'ailleurs la recherche sur le nourrisson ne cesse de nous le rappeler de nos jours. C'est plutôt que la relation analytique est une relation originaire qui a cherché dans l'originel un modèle qui la représenterait. Mais l'originaire n'est pas l'originel. L'originaire n'est ni l'original ni l'origine. L'originaire, c'est le fondement¹¹ et la relation analytique nous révèle un certain fondement qui reste obscur dans les relations d'objet s'inscrivant dans la réalité adaptative, telles les relations d'objet externes. La qualité essentielle permettant à la relation analytique de dégager un processus originaire est qu'elle place le besoin de s'adapter à la réalité en suspens : les intérêts adaptatifs, l'épreuve de réalité, l'homéostasie ne sont pas niés mais ils sont maintenus au seuil de la porte du bureau, attendant là d'être repris par l'analysant à la fin de la séance. Ainsi, c'est la relation à la réalité externe qui est mise en périphérie afin que, dans l'enceinte interne où a lieu la rencontre analytique, soit isolé, encouragé et développé un processus originaire. Laplanche le nomme séduction originaire. Winnicott a quant à lui utilisé un autre langage. Il

décrit le fondement ultime de la relation d'objet analytique dans son article « L'utilisation de l'objet¹² ». L'analyste s'offre comme objet à utiliser. Pour jouer au jeu analytique l'analysant doit être capable, ou devenir capable, d'utiliser l'analyste. Le fondement ultime de la relation analytique – le moment le plus proprement constructif¹³, si l'on peut dire – est ce moment où l'analysant trouve là, à l'extérieur de lui, ce qu'il est en train de créer – à l'intérieur de lui. C'est une expérience qui confirme sa puissance créatrice, donne un support tangible à sa grandiosité, et déclenche ainsi un mouvement de confiance et d'ouverture dans le monde extérieur et donc dans l'autre – ce qui n'est pas sans faire penser aux paroles d'une chanson populaire :

Pour assurer son pas, / Prendre un enfant pour un roi.

Avant que l'analysant n'en arrive à ce moment de réalisation de sa puissance créatrice, avant qu'il ne fasse l'expérience de l'omnipotence¹⁴, il faut que l'analyste mette là ce qu'il va trouver-crée. Il faut que l'analyste ait réussi à déposer là dans une zone intermédiaire l'objet-transfert-interprétation comme s'il y était par l'effet de l'analysant. Il serait intéressant de discuter comment techniquement l'analyste présente l'interprétation lorsqu'il est soucieux de la déposer là pour qu'elle soit en apparence créée, mais cela déborderait de notre propos actuel.

Qu'est-ce que cet objet-transfert-interprétation qui peut être créé-trouvé là, alors qu'il a été déposé par l'analyste ? D'abord et avant tout cet objet est l'analyste lui-même tel que vécu, représenté et transformé dans le transfert.

Laplanche distingue deux types de transfert : le transfert en creux et le transfert en plein. Il s'agit d'une métaphore pour illustrer deux types différents de processus qui ont cours dans la rencontre analytique¹⁵. Le transfert en plein est ce que l'on conçoit de façon classique du transfert : il est le déplacement, voire la projection, de l'objet interne sur la personne de l'analyste. Le transfert en creux est, de son côté, le déplacement d'un inconnu, d'un manque, d'un à-venir, d'une énigme. Il n'est pas soumis de la même façon à la compulsion de répétition dans ce sens qu'il n'impose pas

un personnage ancien à la scène théâtrale analytique, mais il invite plutôt à l'émergence de l'imprévu, de l'improvisé.

Pour que la situation analytique soit véritablement efficace en tant que zone d'illusion ou espace potentiel, il faut la rencontre des deux types de transfert. Le transfert en plein y met un certain objet, un contenu, une forme, tandis que le transfert en creux y enlève un certain degré de certitude en y ajoutant de l'ombre, du brouillard, de l'informe. C'est alors que l'illusion et le jeu deviennent possibles. Le jeu ou l'illusion ne sont possibles que dans la zone intermédiaire : dans le noyau de l'inconscient, le trop de réalité psychique ne produit que de l'halluciné ; dans la réalité extérieure, le trop de réel ne permet que la perception de ce qui est déjà là. Ce en quoi la rencontre analytique est originaire, c'est qu'elle tente de créer une telle zone de jeu et de s'y maintenir. Ce en quoi la relation d'objet analytique est différente, c'est qu'elle se maintient toujours dans cette zone intermédiaire d'illusion, sans quoi elle n'est plus analytique.

Le transfert en plein permet ultimement un dégagement par rapport à la compulsion de répétition – quoique paradoxalement puisqu'il est aussi compulsion de répétition. Le transfert en creux, lui, permet un mouvement créatif en ce sens qu'il laisse un espace pour que quelque chose d'inattendu émerge dans la relation d'objet analytique. Lorsque le transfert en creux de l'analysant rencontre le contre-transfert en creux de l'analyste, se crée alors un moment, ou encore un mouvement de création d'où naît quelque chose de nouveau pour les deux protagonistes.

Le transfert en plein et sa perlaboration correspondent le mieux au modèle psychanalytique classique, c'est-à-dire le modèle dit « reconstitutif » dans lequel la tâche analytique ressemble à ces histoires de détective où « au cours des événements tout devient clair ». Le transfert en creux et sa rencontre du contre-transfert en creux correspondent au modèle psychanalytique dit « constructif », c'est-à-dire à ce mouvement dans l'analyse par lequel une histoire inédite est d'abord jouée, puis racontée et ensuite peut-être transcrite, je veux dire, inscrite dans le préconscient – qu'on se reporte ici au tableau.

Dans le transfert en plein, le rôle de l'analyste ressemble à la fois à celui du séducteur et du détective. Coupable et non coupable à la fois, le psychanalyste est un peu cet homme au-dessus de tous soupçons. Le défi, là, est de se laisser suffisamment manipuler au point de paraître coupable de façon crédible, puis dans un deuxième temps de remonter les sources véritables de cette culpabilité dans le monde interne de l'analysant en désavouant le moins possible sa propre participation coupable. Coupable, toujours, à la fois de séduction et d'abandon. Par son écoute et par sa distance, l'analyste l'est suffisamment, coupable de séduction et d'abandon.

Dans le transfert en creux, la position de l'analyste serait plus près du personnage de théâtre qui se sent embarqué dans une pièce improvisée, une histoire non encore écrite, ou encore du romancier qui écrirait les lignes et les pages manquantes de l'histoire de quelqu'un d'autre.

Le transfert en plein et le transfert en creux procurent tous deux un plaisir au psychanalyste. Le plaisir de se sentir – et de se laisser être – façonné par l'analysant. Se laisser être créé par l'analysant ! Voilà peut-être le plus grand plaisir conscient du psychanalyste : se voir être créé, façonné, dirigé, « joué sur » dans le sens de l'anglais *played upon* – l'expression est de Christopher Bollas¹⁶. Surtout lorsque ce façonnement permet à l'analyste de se dégager de sa propre compulsion de répétition et le fait entrer dans un monde objectal inconnu et inattendu pour lui. Si l'on revient à l'analogie mère-enfant, il semble bien que l'analyste n'éprouve pas uniquement le plaisir d'être cette mère qui par son regard et son discours symbolisants enrichit le monde intérieur du bébé et consolide son sentiment d'être, mais encore qu'il éprouve également le plaisir du bébé à être manipulé, créé par son analysant. « Être utilisé, être créé » dans l'amour ou dans la haine procure un plaisir profond.

Le plaisir d'être utilisé par l'analysant. Et le plaisir de réussir à raconter à l'analysant une histoire¹⁷ au sujet de cette utilisation. L'article de Winnicott décrit la situation ou le processus d'utilisation originaire de l'analyste. Il décrit la situation de départ, celle dont origine la capacité de jouer. Chez la plupart de nos analysants cette capacité de jouer, et d'utiliser l'objet, est déjà acquise lorsqu'ils arrivent en analyse. Le jeu analytique qui

se passe avec eux est plus évolué, plus sophistiqué, mais il me semble que le plaisir fondamental, originaire, est toujours là. Le plaisir du jeu analytique.



NOTES

1. Voir à ce sujet le passage suivant sous l'entrée Relation d'objet du *Vocabulaire de psychanalyse* de Laplanche et Pontalis : « [...] *Quant à l'objet, Freud souligne souvent ce qu'on appelle sa contingence, terme qui connote deux idées rigoureusement complémentaires l'une de l'autre : a) L'objet ne se voit pas imposer d'autre condition que celle d'être un moyen de procurer la satisfaction. En ce sens, il est relativement interchangeable. Par exemple, au stade oral, tout objet sera considéré selon son aptitude à être incorporé ; b) L'objet peut se trouver spécifié dans l'histoire du sujet de telle sorte que seul un objet précis ou son substitut, dans lequel se retrouvent les caractères électifs de l'original, sont aptes à procurer la satisfaction ; en ce sens les traits de l'objet sont éminemment singuliers. On conçoit que Freud puisse affirmer conjointement que l'objet est " ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion " (S.E., XIV, 122) et que " ...trouver l'objet c'est, au fond, le retrouver " (Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, S.E., VII, 222. [...]) »*
2. Il y a quelques années quelques collègues et moi avons construit un instrument de mesure, le McGill Object Relationships Scale (M.O.R.S.) – destiné à servir en recherche en psychothérapie psychanalytique – permettant de mesurer le niveau et la qualité des relations d'objet. L'idée de base était que les relations d'objet se présentent sous forme de scénarios. Ceux-ci sont des structures situationnelles dans lesquelles se déroule une certaine action. Ils sont le résultat de la conjonction de différentes composantes métapsychologiques, telles les instances – Ça, Surmoi, Moi, etc. –, le narcissisme, la libido, etc. Le conflit y est représenté de façon unifiée dans un scénario événementiel. La relation d'objet est donc représentée sous forme de scénario, et ces scénarios sont des représentations dans lesquelles s'unissent des morceaux de toutes les composantes psychiques : affect, pulsion, défense, angoisse, etc. Cette échelle reconnaît trois niveaux de relations d'objet : la relation d'objet externe, la relation d'objet interne et la relation d'objet externe-internalisée.

3. Je dis bien de l'origine du rêve, car il ne faut pas mésestimer le travail de révision secondaire qu'a subi le rêve qui nous parvient en séance. Ce travail secondaire vient freiner le mouvement de décharge totale propre à cette zone du psychisme.
4. Il est vrai qu'un nourrisson peut développer une méfiance face au sein réel s'il a eu l'expérience d'être étouffé par le sein au cours d'un allaitement ainsi que le souligne Daniel Stern dans son livre *Le monde interpersonnel du nourrisson*. Toutefois je ne crois pas que cette expérience-là soit l'origine habituelle de la représentation « mauvais sein ». De plus, pour continuer d'évoluer, la psychanalyse devra poursuivre la question des origines des représentations internes d'objet, notamment la question des rapports avec l'expérience dite réelle. La recherche sur le nourrisson apporte des données nouvelles qui posent des questions cruciales à la psychanalyse. Comment, par exemple, s'autonomisent les scénarios internes par rapport à l'expérience vécue en continu avec les objets extérieurs. À partir de quel moment du calendrier développemental, et à partir de quelles expériences, une représentation d'interactions généralisée, donc moi-que selon la proposition de Stern, est-elle refoulée et transformée sous l'influence du pulsionnel, c'est-à-dire selon le processus de l'après-coup, pour devenir ainsi du matériel inconscient ? Voilà un exemple de problème pour lequel la psychanalyse doit relever le défi d'enrichir les données de la recherche sur le nourrisson.
5. Voici à ce sujet la discussion de Fenichel : Otto Fenichel, *La théorie psychanalytique des névroses*, tome I, Paris, P.U.F., 1979, p. 13. « C'est pourquoi le court travail de Freud *La négation* est, à ce propos, de grande importance, car il montre comment la fonction du jugement dérive des instincts dont elle est apparemment si éloignée. Toutefois, l'expression *Trieb* dont se sert Freud n'a pas tout à fait le même sens que le mot anglais *instinct* par lequel on le traduit habituellement. Le concept d'instinct comporte l'idée d'un schème hérité et immuable : or cette immuabilité n'est pas impliquée dans le concept allemand de *Trieb*. Au contraire, ces *Trieb*e changent de but et d'objet sous l'influence des forces émanant du monde extérieur et Freud pensait même que c'était sous cette influence qu'ils naissaient. Cette équation fautive de *Trieb* = *instinct* a produit de sérieux malentendus. » À cette remarque de Fenichel s'ajoute la note du traducteur suivante : « Il en est de même en français, où, pour éviter ces malentendus, nous rendons le mot *Trieb* par le mot pulsion et non pas par instinct. Mais pour la commodité du langage et parce que le mot instinct, dans son sens général, est communément reçu de tous, nous continuerons, compte tenu des réserves ci-dessus, à nous servir indifféremment, des termes d'"instinct" ou de "pulsion", d'"instinctuel" ou de "pulsionnel". »
6. L'illustration clinique la plus quotidienne est fournie par l'étude de Freud sur les actes manqués. Tout acte manqué, et par extension tout acte, est motivé par des forces inconscientes en conflit. Voir, Sigmund Freud,...
7. Inventons ici un exemple d'après-coup de type freudien. Une petite fille de quatre ans subit des attouchements sexuels de la part d'un ouvrier de la ferme de son père. Même si le geste est sexuel pour l'homme, il reste incompris par la petite fille ; comme il est incompris, non sexuel et non conflictuel, cet événement ne devient pas à ce moment l'objet d'un refoulement. À l'âge de 12 ans, la même petite fille entre dans un magasin et le propriétaire fait une remarque ironique au sujet de la couleur des bonbons qu'elle lui achète. Cette remarque déclenche un malaise conscient chez la petite fille. Malaise qui est le signe d'un mouvement sexuel inconscient chez elle. Ce mouvement, c'est la sexualisation rétroactive d'un souvenir d'attouchement sexuel subi en bas âge. Devenu à ce moment sexuel – grâce à la maturation de la sexualité de la petite fille – et conflictuel, il est aussitôt refoulé et entraînera peut-être plus tard des symptômes hystériques. On peut même imaginer que cette petite fille, devenue adulte, se souviendra de ce marchand de bonbons qui a abusé d'elle sexuellement. L'effet de l'après-coup aura été de créer un nouvel événement, un fait psychique et non pas historique.
8. Il faut noter en passant que le processus de l'après-coup partage cette direction de la temporalité avec un processus psychique qui, lui, ressemble nommément à la fantaisie rétroactive. Les deux processus se distinguent toutefois radicalement quant à l'effet produit. Alors que l'après-coup entraîne une véritable création de structures psychiques,

la fantaisie rétroactive, elle, ne produit qu'une espèce de nouveau souvenir de couverture à des fins essentiellement défensives.

9. Dominique Scarfone racontait cette anecdote savoureuse au sujet du lien entre la recherche éthologique et la recherche psychanalytique, ce qui est tout à fait au cœur du sujet. On présentait un vidéo tourné pour observer les comportements éthologiques d'un nouveau-né pendant que sa mère le tenait. Alors que le conférencier faisait remarquer les gestes du bébé, ce qui capta l'attention était les propos sexualisants de la mère à l'endroit du bébé tout au cours de ces interactions. Celle-ci disait des choses comme : « Oh, le petit cochon à sa maman ! » lorsque celui-ci lui agrippait un sein par exemple. Des anecdotes semblables se trouvent dans le livre de Serge Lebovici, *Le nourrisson, la mère et le psychanalyste*, Paris, Paidós/Le Centurion, 1983.
10. Que l'on pense ici à la théorisation de Klein, de Winnicott, de Bion, de Lacan, etc.
11. La relation entre situation analytique et séduction originaire est bien décrite dans son livre : Jean Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1987.
12. D.W. Winnicott, « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications » in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.
13. Dans des travaux antérieurs non encore publiés, j'ai tenté d'identifier quatre modèles thérapeutiques en psychanalyse. D'une part, les deux modèles dits pré-psychanalytiques : le modèle hypnotique et le modèle cathartique. D'autre part, les deux modèles proprement psychanalytiques : le modèle interprétatif-reconstructif et le modèle interprétatif-constructif. Le modèle reconstructif est essentiellement le modèle cherchant, par l'interprétation du transfert, la levée du refoulement afin que les contenus inconscients deviennent plus libres de circuler, libérant ainsi la quantité d'énergie jusque-là utilisée à des fins de contre-investissement, d'où le gain thérapeutique. Le modèle constructif, quant à lui, cherche à rendre compte de ce qui se passe de nouveau dans la rencontre analytique ; l'interprétation vise ici à construire des liens ou même un réseau de liens agissant comme un appât et comme un filet afin que les dérivés inconscients s'y prennent. Alors que le modèle reconstructif est mu par la compulsion de répétition, le modèle constructif est mu par ce qui échappe à la répétition, ce qui est nouveau. Alors que l'idéal avoué de la psychanalyse a toujours été la reconstruction, assurant ainsi sa fidélité à l'objectivité, je propose ici que le plus originaire de la rencontre analytique a lieu dans la construction, dans la rencontre intersubjective et la création d'une zone d'illusion dont la théorie de Winnicott tente de rendre compte.
14. Il est important d'avoir à l'esprit la distinction fondamentale entre expérience d'omnipotence et fantasme d'omnipotence. Le fantasme est un refuge défensif qui tente de maintenir l'illusion d'omnipotence perdue lorsque le sujet a échoué à faire une véritable expérience d'omnipotence.
15. L'utilisation que je fais ici des concepts élaborés par Jean Laplanche ne correspond pas nécessairement à leur définition originale.
16. Expression utilisée par C. Bollas lors de son passage à Montréal en 1994. Sa version personnelle de la pensée de Winnicott est admirablement présentée dans son livre : C. Bollas, *The Shadow of the Object*, New York, Columbia University Press, 1987.
17. C'est là la deuxième grande source de plaisir pour l'analyste : la fonction parentale de miroir, c'est-à-dire raconter à l'analysant une histoire qui (r)établit la continuité de son être. Le sentiment de continuité vient des liens établis entre les parties inconscientes, préconscientes et conscientes, de même qu'entre les parties passées et actuelles de l'expérience vécue dans le transfert. Il va sans dire que le plaisir dont il est question ici est d'un ordre différent que le plaisir libidinal. En effet, le plaisir d'être transformé par l'analysant peut être et est souvent plutôt douloureux pour l'analyste sur le plan affectif et libidinal. Lorsqu'il est l'objet du sadisme, voire du masochisme de l'analysant, l'analyste n'éprouve subjectivement que de la douleur. Mais au-delà de l'effet affectif du contenu des échanges avec l'analysant, le plaisir analytique demeure, comme celui de se sentir vivant aux yeux d'un autre.